

## GILBERTE ET JACQUELINE PASCAL AU PAYS D'AUVERGNE

Jean MESNARD

Situer Gilberte et Jacqueline Pascal par rapport à la province d'Auvergne, leur pays natal et celui qui demeura toujours leur patrie, c'est là une tâche indispensable si l'on veut saisir l'origine de leurs deux destinées exceptionnelles ; analyser, dans les événements de leur vie et dans les manifestations de leur personnalité, certains aspects essentiels ; enfin, préciser le lien qui les unit à leur frère Blaise. On devra, pour y parvenir, dégager d'abord des faits : voyages, réseaux de relations, échanges de correspondances ; les uns inconnus ou peu connus ; les autres, quoique bien établis, méritant un nouvel éclairage. Mais il y aura lieu aussi de s'élever aux idées générales ; de se demander comment, subjectivement, Gilberte et Jacqueline ont ressenti et vécu leur appartenance à la province d'Auvergne, et comment, objectivement, leur existence en a été marquée en profondeur. J'écarterai évidemment les considérations, héritées de Taine et de Maurice Barrès, sur le rôle des volcans et de la lave dans la formation du tempérament auvergnat. Mon point de vue sera moins romantique ; plus sociologique, si l'on veut, et surtout plus humain. Entre les deux pôles de Paris et de Clermont, comment la famille Pascal, attirée simultanément par l'un et par l'autre, s'est-elle exactement, et diversement sans doute selon les époques, établie ?

L'ordre à suivre est évidemment chronologique. A cet égard, l'intérêt d'une enquête consacrée à Gilberte et Jacqueline est d'abord d'inviter à pratiquer dans le temps des coupures différentes de celles que l'étude de Blaise nous a rendues familières. Un premier terme sera signalé par la séparation relative des deux sœurs du fait du mariage de Gilberte avec Florin Périer, en 1641 ; un second, par la séparation radicale qu'introduit la mort de Jacqueline, en 1661. A l'entour de ces deux coupures et entre la naissance et la mort de Gilberte, trois périodes : 1620-1641, 1641-1661, 1661-1687.

Dans la première de ces périodes, la famille Pascal forme bloc. La situation des deux sœurs comme celle de leur frère, est commandée par celle de leur père, maître des décisions à prendre. Le rapport Paris-province jouera un rôle capital dans ces décisions.

On se rappelle la composition de la famille. D'Étienne Pascal et d'Antoinette Begon mariés sans doute en 1616, Gilberte naquit le 1<sup>er</sup> janvier 1620, et Jacqueline le 5 octobre 1625. Avant elles, une fille, Anthonia, baptisée le 24 décembre 1617, qui mourut en bas âge ; entre elles, Blaise, né le 19 juin 1623 <sup>1</sup>.

Cette famille offre plus d'un trait caractéristique de la province en général, et plus particulièrement de la province d'Auvergne, au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle est d'abord très proche de ses origines campagnardes : le riche terroir de la Limagne l'avait progressivement enrichie, et lui avait permis de s'élever dans la hiérarchie sociale. Les Pascal étaient originaires de Cournon, d'où ils étaient passés pour la plupart à Clermont dans le courant du XVI<sup>e</sup> siècle ; mais Étienne Pascal y possédait encore maison, terres et vignes, à proximité immédiate du village <sup>2</sup> ; la très belle église paroissiale conservait une chapelle des Pascal. Les Begon, de leur côté, par un cheminement analogue, étaient venus de Gerzat <sup>3</sup>.

Comme presque toutes les familles notables de Clermont, d'où la noblesse d'épée était pratiquement absente, les membres de la famille Pascal étaient engagés, soit, dans le grand négoce, des épices ou du papier, par exemple, soit, le plus souvent, dans la carrière des offices, de justice ou de finances. Au temps de son mariage, Étienne Pascal était élu, c'est-à-dire magistrat ayant compétence en matière d'impôts. Devenu en 1626 second président en la Cour des Aides de Montferrand, il acquérait une plus haute dignité, se procurant même l'anoblissement, mais sans changer de domaine d'activité. De ses deux frères, Blaise était conseiller au Présidial, c'est-à-dire juge ; et Bremond contrôleur de l'extraordinaire des guerres, c'est-à-dire officier de finances attaché aux armées. C'est dans ce monde des officiers que la culture était le plus répandue, culture essentiellement humaniste, rhétorique et juridique. Plus qu'ailleurs, peut-être, elle se caractérise aussi par le

1. Sur ces dates, et les problèmes qu'elles soulèvent parfois, voir notre édition, *Œuvres complètes*, t. II, Paris, 1970, pp. 30-31, 43, 50.

2. Voir les énumérations de biens dans certaines constitutions de rentes passées par Étienne Pascal, *ibid.*, pp. 34-35, 36, 48.

3. On peut consulter l'article d'Élie Jaloustre, « Histoire d'un village de Limagne (Gerzat) », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand*, 1885-1886, notamment 1886, pp. 137-143.

patriotisme local : à preuve l'ouvrage important de Jean Savaron, publié en 1607, *Les Origines de Clermont*, ouvrage beaucoup augmenté ensuite par Pierre Durand pour une édition qui vit le jour en 1662<sup>4</sup> : tous auteurs apparentés aux Pascal. On sait aussi combien ce milieu inclinait au gallicanisme, c'est-à-dire revendiquait l'indépendance de l'Église de France par rapport au magistère romain, attitude doublée par beaucoup de méfiance à l'endroit des ordres monastiques, de ceux notamment qui dépendaient le plus étroitement de Rome. Que cette tendance, à Clermont, fût particulièrement forte, on en aura la preuve par l'âpreté avec laquelle les habitants, jusqu'en 1662, interdiront l'entrée de leur ville aux jésuites et s'appliqueront à retenir le collège des Pères dans la cité voisine de Montferrand<sup>5</sup>.

Autre caractéristique de la province d'Auvergne : elle subit tout particulièrement l'attrait de Paris, dont le chemin est indiqué par la vallée de l'Allier et par celle de la Loire. Les officiers résidant à Clermont se rendaient souvent dans la capitale, soit pour les affaires de la ville, soit pour celles des corps auxquels ils appartenaient, soit pour les leurs propres. Étienne Pascal se laissait aisément entraîner au voyage<sup>6</sup>. Paris était d'ailleurs le débouché naturel d'une province éloignée des frontières et soumise à une rapide expansion démographique : ce sont presque toujours des familles très nombreuses que celles des notables clermontois. Beaucoup d'Auvergnats s'étaient donc établis à Paris : ainsi, de longue date, les Arnould, les Barrillon ; ainsi des hommes qu'Étienne Pascal y rencontrait volontiers, Jacques Habert, sieur de Saint-Léonard, auditeur en la Chambre des Comptes<sup>7</sup> ; et le financier Antoine Aragonnès, dont la femme devait se distinguer dans la société précieuse<sup>8</sup>.

Mais Étienne Pascal avait des raisons particulières de se sentir attiré par Paris. Sa culture était beaucoup plus riche que celle de ses compatriotes, et surtout elle était très moderne, les sciences exactes y occupant la première place. Pour un savant du XVII<sup>e</sup> siècle, il était non moins difficile que vital de trouver des correspondants ou, mieux encore, des interlocuteurs. Clermont ne pouvait offrir cette ressource. Nulle part elle n'était mieux assurée qu'à Paris. Voilà pourquoi le magistrat, devenu veuf en 1626, partit s'établir dans la capitale en novembre 1631, accompagné de ses enfants. Gilberte avait alors près de douze ans ; Jacqueline, à peine six.

Les ponts étaient-ils coupés avec l'Auvergne ? Nullement. Chaque année, à l'automne, époque de la rentrée des cours de justice, mais aussi de l'achèvement des récoltes, le père revenait à Clermont, laissant ses enfants à

4. Voir notre éd. citée, t. I, 1964, pp. 510-515, 709 - 723.

5. Roger Sève, « La vie à Clermont au temps de Pascal », *Clermont ville de Pascal*, Clermont-Ferrand, 1962, pp. 134-137.

6. Sur ce point, voir les documents publiés dans notre éd. citée, t. II, pp. 28-29, 32-38, 46-49, 51-52.

7. Voir les actes mentionnés dans notre éd. citée, t. II, pp. 28-29, 48-49, 51-52, 819-821.

8. Voir les papiers de la famille Champflour, notamment les associations pour prêts au roi, Arch. dép. du Puy-de-Dôme, 2 E 367.

Paris aux soins d'une servante fidèle, recrutée à Paris même, Louise Del-faut. En 1636, il se fit toutefois accompagner de Gilberte<sup>9</sup> : peut-être déjà songeait-il à la marier dans sa province. Cependant, en 1633, il avait vendu la maison familiale de la rue des Gras ; en 1634, sa charge de second président en la Cour des Aides ; et, en 1635, son bien se trouvait, pour l'essentiel, placé en rentes sur l'Hôtel de Ville<sup>10</sup> : environ 3600 livres de revenu annuel, de quoi mener une vie confortable, du moins tant que les frais de la guerre contre l'Espagne ne seraient pas en partie couverts aux dépens des rentiers<sup>11</sup>.

Libre de son temps, le père se consacrait à l'éducation de ses enfants. Nous sommes moins bien renseignés sur celle des filles que sur celle de leur frère. Mais nous pouvons assurer que si elle fut différente elle ne fut pas moins soignée. Elle se fonda, en tout cas, sur les mêmes principes. Ce fut une éducation en famille, sous le contrôle du père. On connaît l'épisode charmant où Gilberte, chargée d'apprendre à lire à Jacqueline, qui avait sept ans, se heurte à une vive résistance de l'enfant, jusqu'au moment où celle-ci, ayant entendu son aînée déclamer des vers, se trouve subjuguée et se déclare prête à lire, pourvu que ce soit « dans un livre de vers »<sup>12</sup>. Ce fut aussi une éducation en prise sur la vie, ou plutôt acquise par la vie de société. De même que Blaise fut tôt convié aux assemblées de l'académie mathématique du P. Mersenne (fondée en 1635), Jacqueline était admise tout enfant dans les réunions mondaines où son précoce talent poétique pouvait s'épanouir sous l'admiration de tous. Elle fréquentait Mme Saintot et ses deux filles, et, dans ce milieu, pouvait côtoyer Voiture, Benserade, Scudéry<sup>13</sup>. De son côté, Mme de Morangis, qui n'avait pas d'enfant, l'avait tout spécialement prise sous sa protection : en 1638, au moment de la grossesse de la reine Anne d'Autriche, dont l'enfant à naître sera le futur Louis XIV, elle la mena même, comme l'on sait, à la Cour à Saint-Germain<sup>14</sup>. Gilberte, plus chargée de responsabilités familiales, peut-être plus effacée, mais surtout moins bien connue de nous puisque, témoin privilégié de l'enfance de son frère et de sa sœur dans les biographies qu'elle leur a consacrées, elle y parle peu d'elle-même, bénéficiait aussi de cette vie mondaine, brillant sans doute surtout dans l'art qui en exprimait la quintessence, celui de la conversation. Une formation aussi complète, aussi raffinée, n'aurait certes pu être acquise à Clermont. Mais l'appartenance provinciale s'accuse même à Paris, comme l'atteste notamment le rôle de Mme de Morangis, qui, par son mariage, était entrée dans la famille auvergnate des Barrillon.

Le départ pour Rouen, où Richelieu avait envoyé Étienne Pascal sur la fin de l'année 1639, pour y exercer les fonctions de commissaire chargé de la

9. Voir la *Vie de Jacqueline*, dans notre éd. citée, t. I, p. 658.

10. Sur tous ces faits, voir, dans notre éd. citée, les chronologies, pp. 58, 101-102, 111-112.

11. Sur la rébellion des rentiers lésés, en 1638, sur la part qu'y prit Étienne Pascal et sur le pardon accordé par Richelieu, voir la *Vie de Jacqueline*, dans notre éd. citée, t. I, pp. 660-662, voir aussi pp. 462-463, 1077-1078.

12. *Ibid.*, p. 658.

13. *Ibid.*, cf. p. 453, et t. II, pp. 214-215, 287 - 294.

14. *Ibid.*, t. I, pp. 659-660, et t. II, pp. 195-201.

réforme des impôts, semblait devoir couper plus complètement les liens avec l'Auvergne. En fait, il n'en fut rien. Tout d'abord, une sorte de tradition se retrouvait : au début du XVI<sup>e</sup> siècle, un Mathieu Pascal, de la branche de Mons, à laquelle appartenait la mère d'Étienne Pascal, avait été conseiller-clerc en l'Échiquier de Normandie<sup>15</sup>. De plus, la famille conservait à Paris le logis qu'elle occupait depuis 1635, rue Brisemiche, près de l'église Saint-Merri : Paris restait son port d'attache. Enfin, au cours de l'année 1640, Étienne Pascal appela auprès de lui son cousin (issu de germain) Florin Périer, conseiller à la Cour des Aides de Clermont-Ferrand. Sans doute le projet était-il à l'avance formé de marier avec Gilberte ce vieux garçon (il avait trente-cinq ans), issu lui aussi d'une famille typique de notables clermontois et originaire de Cournon, pourvu de qualités solides, quoique sans doute peu éclatantes<sup>16</sup>. Quoi qu'il en soit, le 1<sup>er</sup> janvier 1641, les articles de mariage étaient signés à Clermont par les parents du futur époux ; le contrat proprement dit l'était à Rouen le 15 avril suivant ; les bans étaient publiés le 6 juin, et le mariage célébré le 13<sup>e</sup><sup>17</sup>. A brève ou lointaine échéance, le retour de Gilberte à Clermont était inscrit dans ces actes. Par elle, la famille gardait en Auvergne une attache fondamentale.

\*  
\* \*

Ainsi, à compter du mariage de Gilberte, les deux pôles à l'attraction desquels la famille était soumise, celui de Paris, dont Rouen apparaît comme une dépendance provisoire, et celui de Clermont, se trouvent l'un et l'autre matériellement constitués. Pendant toute la période qui court jusqu'à la mort de Jacqueline, les va-et-vient sont continuels entre Paris, ou Rouen, et Clermont : soit que Gilberte ou son mari, ou l'un et l'autre, aient rejoint le reste de la famille, soit qu'Étienne, Blaise et Jacqueline, séparément ou tous ensemble, soient allés s'établir à Clermont, dans la maison des Périer. Essayons de faire le compte de ces déplacements, principalement de ceux qui concernent les deux sœurs, et d'en dégager la signification.

Le mariage célébré, Florin Périer demeura encore à Rouen pendant plus d'une année, continuant à seconder son beau-père dans ses tâches administratives et financières. Le jeune ménage n'habitait pas la maison de la rue Saint-Ouen où Étienne Pascal avait établi sa famille ; il occupait une résidence distincte, sur le territoire de la paroisse Saint-Godard. C'est là que naquit leur premier enfant, Étienne, baptisé le 15 avril 1642<sup>18</sup>, avec pour parrain son grand-père paternel et pour marraine sa grand-mère maternelle,

15. *Ibid.*, t. I, pp. 454-455.

16. Un acte inédit permet de saisir la présence de Florin Périer à Paris en 1637, Minutier Central des Notaires Parisiens, ét. LVII.

17. Voir notre éd. citée, t. II, pp. 263-269.

18. *Ibid.*, p. 275.

agissant évidemment par procuration : les regards restent tournés vers Clermont. Lorsque les Périer regagnèrent leur terre natale, en septembre 1642<sup>19</sup>, ils laissèrent leur fils à Rouen, confié aux soins de son grand-père et parrain et d'une nourrice normande, Marie Sauvegrain<sup>20</sup>. Ils s'installèrent à Clermont dans la maison des parents Périer, maison située sur le territoire de la paroisse Notre-Dame du Port, mais tout près de la cathédrale, et contiguë, par le Nord, à l'Hôtel de Ville, qui occupait à peu près le même emplacement qu'aujourd'hui<sup>21</sup>.

Gilberte et Jacqueline demeureront séparées pendant quelque quatre années, la première engagée désormais dans la vie clermontoise, la seconde semblant s'attacher de plus en plus à Rouen, où des projets de mariage qui n'eurent pas de suites auraient pu la fixer<sup>22</sup>. Cependant Florin Périer revint seul en Normandie au début de l'année 1644, pour y exercer une charge comparable, quoique de moindre envergure, à celle de son beau-père : celle de commissaire député pour la vérification des titres des possesseurs du domaine<sup>23</sup>. C'est pendant son absence que naquit Jacqueline Périer, baptisée à Notre-Dame du Port le 2 août 1644<sup>24</sup>. Il revint à Clermont vers la fin du printemps 1645, laissant toujours son fils aîné à Rouen<sup>25</sup>. Peu de temps après son retour fut conçu l'enfant qui, à son baptême, le 5 avril 1646<sup>26</sup>, reçut le prénom de Marguerite. Blaise était le parrain ; mais il agit sans doute par procuration ; encore qu'un voyage du jeune homme à Clermont, au temps du séjour à Rouen, mais à une date impossible à fixer, soit tout à fait probable<sup>27</sup>.

Toute la famille se trouva de nouveau réunie à Rouen à la fin de l'année 1646<sup>28</sup>, les petites Jacqueline et Marguerite Périer étant seules demeurées à Clermont à la garde de leurs grands-parents. Moment capital où le couple clermontois, témoin de la « conversion » qui, quelques mois auparavant, avait transformé la vie d'Étienne Pascal, de Blaise et de Jacqueline, s'engagea sans hésiter dans la même voie, recevant à son tour l'empreinte de la riche doctrine spirituelle de Saint-Cyran († 1643), diffusée en Normandie par la prédication du curé de Rouville, Guillebert, par l'action charitable des frères Deschamps, par l'esprit qui régnait dans la paroisse Sainte-Croix-Saint-Ouen, celle des Pascal, tenue par des oratoriens disciples de Saint-Cyran ou proches de sa pensée. Mais, pour les nouveaux convertis, impossible de ne pas subir, de Rouen, l'attrait exercé par le foyer de ce mouvement, l'abbaye parisienne de Port-Royal. Ainsi, comme la culture mondaine

19. *Ibid.*, p. 243.

20. Mentionnée notamment dans le testament de Gilberte Pascal, voir ci-dessous.

21. Cette localisation résulte de l'acte d'acquisition d'immeubles attenants, faite par Florin Périer le 19 janvier 1659, Arch. dép. du Puy-de-Dôme, 5 E 20 DEP 100.

22. Voir la *Vie de Jacqueline*, dans notre éd. citée, t. I, p. 663.

23. *Ibid.*, t. II, p. 245.

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*, p. 246.

26. *Ibid.*, p. 247.

27. Ainsi qu'il résulte d'un acte du 1<sup>er</sup> mars 1652, *ibid.*, p. 900.

28. *Ibid.*, p. 248.

de Gilberte et de Jacqueline leur était surtout venue de Paris, leur formation religieuse, du moins à son niveau le plus profond, eut la même origine. Mais, dans un cas comme dans l'autre, l'Auvergne a eu sa place, soit pour préparer le terrain, soit par l'intervention, à Paris, de personnes originaires de la province. Entre ceux que Saint-Cyran et Port-Royal avaient attirés, les Pascal et les Périer ne tarderont pas à fréquenter assidûment un de leurs Antoine de Rebours<sup>29</sup> ; ils connaîtront aussi un théologien augustinien originaire de Riom, Amable de Bourzeis<sup>30</sup> ; et d'autres. Enfin, la conversion des Périer eut des conséquences importantes à Clermont, où l'esprit de Port-Royal se trouva introduit, dans une large mesure, grâce à eux.

Florin Périer ne tarda pas à revenir, seul, à Clermont. Il devait, pour l'année 1647, remplir les fonctions de premier échevin de la ville. A ce titre, il fut chargé d'une mission à Paris en mars 1647 ; puis d'une autre, en août<sup>31</sup>. Occasions, pour lui, de retrouver Gilberte et le reste de sa famille à Paris et à Rouen.

Gilberte et Jacqueline vivaient de nouveau côte à côte, âgées respectivement de 27 et de 21 ans. La première recevait de la seconde confiance des débuts d'une vocation dont le point de départ fut la réception du sacrement de confirmation, à la fin de l'année 1646. Mais les deux sœurs se trouvèrent encore séparées, quoique à une distance plus faible, lorsque, à la fin de l'été 1647, Jacqueline revint à Paris, rue Brisemiche, en compagnie de Blaise qui, après une longue maladie, était entré dans une pénible convalescence : le séjour de la capitale, que lui recommandaient les médecins, ne pouvait aller sans la présence d'une garde-malade, et aussi d'une secrétaire<sup>32</sup>. Le lien entre Gilberte et Jacqueline fut entretenu par une correspondance dont ne subsistent que peu de pièces : la plus remarquable est l'une des premières, la lettre de Jacqueline du 25 septembre 1647 qui rapporte les entretiens tout récents de Pascal avec Descartes<sup>33</sup>. Des lettres de Blaise, écrites en même temps au nom de Jacqueline, et très riches de doctrine spirituelle, nous ont été aussi conservées<sup>34</sup> : elles portent les dates des 26 janvier et 1<sup>er</sup> avril 1648. Cependant la vocation de Jacqueline, qui suivait assidûment, avec son frère, les sermons de Singlin à Port-Royal de Paris, s'affermissait d'une manière décisive : ses résolutions étaient approuvées par son frère, mais semblaient devoir se heurter à l'opposition de son père, comme le prouve la lenteur mise à l'informer.

Ce fut bien, en effet, une opposition passionnée qui se déclara au milieu de l'année 1648. Période dramatique doublement, ce conflit familial se développant en même temps que les premiers troubles de la Fronde. Période aussi

29. Pascal en parle longuement dans une lettre à Gilberte du 26 janvier 1648, *ibid.*, pp. 554-555.

30. Pascal utilisa plusieurs ouvrages de Bourzeis pour ses *Écrits sur la Grâce*.

31. Voir notre éd. citée, t. II, pp. 249, 251.

32. *Vie de Jacqueline*, *ibid.*, t. I, p. 664 ; voir aussi t. II, p. 616.

33. *Ibid.*, pp. 478-482.

34. *Ibid.*, pp. 552-555 ; 580-583.

où les allées et venues des membres de la famille, particulièrement nombreuses et compliquées, se laissent le plus malaisément saisir.

Posons d'abord qu'en octobre 1647, Florin Périer avait été investi d'une nouvelle « commission », cette fois-ci dans la province du Bourbonnais, pour aller y seconder l'intendant<sup>35</sup> : tâche fort absorbante, semble-t-il, et qui le tint longtemps éloigné tant de Clermont que de Paris. En son absence, Gilberte avait donné naissance, à Rouen, à une fille, Marie, baptisée le 26 décembre 1647, dont le parrain et la marraine normands dénotent l'implantation accrue de la famille en Normandie<sup>36</sup>. En mai 1648, Étienne Pascal fit un voyage à Paris : il était probablement accompagné de Gilberte. C'est alors que celle-ci aurait pu entendre sa sœur lui déclarer, à propos de Port-Royal, « qu'on pouvait être là-dedans religieuse raisonnablement<sup>37</sup> » : signe indubitable d'une méfiance de principe, dans la famille, à l'endroit de la vie monastique. C'est aussi sans doute comme témoin direct que Gilbert raconte, dans sa *Vie de Jacqueline*, la réaction de son père à l'annonce qui lui fut faite, par l'intermédiaire de Blaise, d'une vocation qu'il ignorait. « Il fut étrangement partagé », étant lui-même profondément chrétien, mais éprouvant pour sa fille une affection trop sensible pour consentir à s'en séparer<sup>38</sup>. En définitive, il opposa un refus formel. Au cours du mois de juin, il avait quitté Paris, à destination, semble-t-il, de l'Auvergne, toujours en compagnie de Gilberte, qui aurait ainsi regagné sa province. Le 19 juin, de Paris, Jacqueline lui écrivait longuement, espérant obtenir de lui la permission de faire au moins une retraite à Port-Royal : espoir qui fut encore déçu. A cette date, Florin Périer se trouvait à Paris, et Gilberte aux côtés de son père<sup>39</sup>. Étienne Pascal regagna bientôt Rouen et Florin Périer Moulins. Mais l'un et l'autre pour peu de temps. A la mi-juillet, sous la contrainte du Parlement, Mazarin avait dû supprimer intendants et commissaires. N'ayant plus de charge à exercer, dès la fin de juillet, Florin Périer était de retour à Clermont<sup>40</sup> : le ménage reprenait la vie commune. A la même époque, Étienne Pascal revint à Paris : le 11 août, bail était signé d'une maison rue de Touraine, en plein Marais, où la famille s'établit le 1<sup>er</sup> octobre<sup>41</sup>. Entre temps, le 22 septembre, Florin Périer avait réalisé la fameuse expérience du puy de Dôme. Puis, en octobre, il fit un voyage à Paris, mais fort bref<sup>42</sup>. A la fin d'octobre, la stabilité était enfin acquise et une répartition durable de la famille entre Paris et Clermont.

Avec la perspective de la stabilité, le moment était venu de tirer de la récente conversion quelques conclusions pratiques. A Clermont, Gilberte

35. *Ibid.*, p. 437 ; voir aussi t. I, p. 1082.

36. *Ibid.*, t. II, p. 551.

37. *Vie de Jacqueline, ibid.*, t. I, p. 664.

38. *Ibid.*, p. 665.

39. Sur ces faits, *ibid.*, t. II, pp. 441, 614-619.

40. *Ibid.*, p. 441.

41. *Ibid.*, pp. 620-621.

42. *Ibid.*, p. 645.

avait trouvé ses deux filles Jacqueline et Marguerite fort gâtées par leurs grands-parents, « parées toutes deux avec des robes pleines de galons d'argent, bien des rubans et des dentelles ». Elle-même, qui avait pris l'habitude de se vêtir sans aucun luxe, et que Guillebert avait mise en garde contre le danger de chercher une compensation chez ses filles, décida de les habiller « de camelot gris tout uni, sans dentelles ni rubans <sup>43</sup> ». Ce n'est pas sans scrupules que les Périer envisageaient des agrandissements à leur maison de Clermont devenue trop petite <sup>44</sup>. A Paris, Jacqueline, saisissant l'occasion du déménagement pour la rue de Touraine, évita de se faire de nouvelles relations dans ce quartier, et cessa de visiter les autres <sup>45</sup>. Attitudes très semblables des deux sœurs, alors qu'Étienne Pascal demeurait farouchement hostile à la vocation de Jacqueline, sans chercher toutefois à lui imposer un autre état ; et que Blaise, occupé de sciences et cultivant de nombreuses relations, laissait perdre peu à peu les fruits de sa conversion.

Mais, pour avoir choisi la résidence de Paris, Étienne Pascal n'en continuait pas moins à se tenir pour Auvergnat. Devenu libre de son temps, il fit un long séjour à Clermont, ayant avec lui Blaise et Jacqueline, de mai 1649 à novembre 1650 <sup>46</sup>. Fuite devant les troubles de la Fronde ? Si l'hypothèse a été avancée, c'est sans doute par analogie avec l'exemple de Descartes, écourtant son séjour à Paris de l'été 1648 après les Journées des Barricades. Il est plus probable que l'attrait du pays natal a joué le rôle essentiel, la Fronde et, précisément, le blocus de Paris de janvier à mars 1649 ayant plutôt retardé le départ. De celui-ci, le signal est donné à l'avance par le dépôt d'un coffre, garni sans doute de papiers et d'objets précieux, chez l'ami Jacques Habert, le 15 janvier 1649 <sup>47</sup>. La fin du blocus et une moindre insécurité des chemins permit le voyage, peut-être dès avril.

Les Pascal s'établirent dans la demeure des Périer, malgré son étroitesse. Jacqueline retrouvait Clermont pour la première fois, et aussi pour la dernière, depuis sa petite enfance : c'est en racontant la vie de sa sœur que Gilberte donne les détails les plus précis, à la fois savoureux et émouvants, sur ce séjour <sup>48</sup>. Il semble, à lire ce récit, que Jacqueline ait d'abord craint, par son retour dans sa ville d'origine, où sa famille comptait tant de parents et d'amis, de se trouver exposée à la tentation de la vie mondaine. Sa résolution première fut donc de s'assurer la solitude : elle fit annoncer par Gilberte la nouvelle de sa vocation, et fit dire que l'effet en était seulement retardé par la volonté de son père. Elle s'habilla très simplement. Une fois rendues « les premières visites de civilité », elle se retira dans la maison, et même dans sa chambre, une chambre d'ailleurs écartée et où l'on ne pouvait faire de feu, où enfin elle fit comprendre qu'elle désirait rester seule. Elle s'y livrait à la

43. *Ibid.*, t. I, p. 1087.

44. *Ibid.*, t. II, p. 698.

45. *Ibid.*, t. I, pp. 665-666.

46. *Ibid.*, pp. 666, 669.

47. *Ibid.*, t. II, p. 820.

48. *Ibid.*, t. I, pp. 666-669. Tous les détails qui suivent sont tirés de ce passage.

prière, à la mortification par le jeûne et par les veilles, par le port de vêtements faits sur le modèle de l'habit monastique, à d'amples lectures, prolongées par la constitution de recueils d'extraits, à des travaux d'aiguille destinés à pourvoir aux besoins de « pauvres enfants ». Mais sa relation avec le milieu clermontois, pour n'avoir pas été d'ordre mondain, n'en fut pas moins étroite et variée. Dans la maison même des Périer, où sa nature enjouée et son souci de rendre service la rendaient toujours aimable et toujours disponible, elle veillait avec beaucoup de dévouement sur les malades, principalement sur Gilberte elle-même, sur ses enfants, notamment la petite Marie, « qui mourut d'une petite vérole pourprée » vers la fin de 1649 ou le début de 1650, après quatorze jours de maladie. Au dehors, elle allait, en compagnie de Gilberte, suivre les offices à l'église toute proche : évidemment la cathédrale, sûrement aussi parfois Notre-Dame du Port. Elle rendait des visites de charité, portant elle-même les vêtements qu'elle avait faits à un hôpital pour enfants pauvres, dépendance probable de l'Hôtel-Dieu ; allant voir « les pauvres malades de la ville avec une demoiselle fort vertueuse » qui se consacrait entièrement « à cet exercice ». Elle fréquentait aussi certaines maisons religieuses. Celle de l'Oratoire, par exemple, où un Père lui conseilla de consacrer son talent poétique à la mise en vers d'hymnes de l'Église, qu'il lui traduirait d'abord du latin en prose française. La suggestion fut suivie en ce qui concerne l'hymne *Jesu nostra Redemptio*, particulièrement goûtée à l'Oratoire. Mais la Mère Agnès, qui correspondait assidûment avec Jacqueline, mit fin à l'entreprise en déconseillant un exercice propre à nourrir la vanité et qui détournait la jeune fille de tâches plus essentielles : d'ailleurs, à la même époque, la traduction en vers des hymnes de l'Église faisait l'objet des soins de Le Maître de Sacy pour les *Heures de Port-Royal*. Par certaines lettres de la Mère Agnès à Jacqueline, on voit que celle-ci s'était entreprise pour faire recevoir à Port-Royal, malgré l'opposition de sa famille, une religieuse auvergnate, au monastère de Notre-Dame de l'Éclache, Française de la Croix de Barmont : le projet réussit<sup>49</sup>. Quoique l'épisode demeure assez obscur, il permet d'affirmer que Jacqueline, conjointement avec les Périer<sup>50</sup>, contribuait efficacement à resserrer les liens entre Port-Royal et l'Auvergne. A cet égard, le rôle d'Étienne Pascal et celui de Blaise furent bien moindres.

En novembre 1650, les Pascal rentraient donc à Paris. Seul Blaise devait revenir en Auvergne. Jacqueline, une fois entrée à Port-Royal, en demeura définitivement éloignée. Quant à Étienne, il mourut à Paris moins d'un an après son retour, le 24 septembre 1651. Quoiqu'une longue maladie eût laissé prévoir cette issue<sup>51</sup>, Gilberte n'avait pu se rendre au chevet de son

49. *Ibid.*, t. II, pp. 837-838 ; voir aussi le *Nécrologe de Port-Royal*, Amsterdam, 1723, pp. 270-271 ; et la correction de Marguerite Périer dans notre éd. citée, t. I, p. 1131.

50. Voir notamment une lettre d'Antoine Laporte à Florin Périer, du 9 novembre 1649, *ibid.*, t. II, pp. 728-730.

51. Ainsi qu'il résulte de l'absence de Étienne Pascal à l'inventaire après décès de Jacques Habert, *ibid.*, pp. 819-821.

père : elle attendait la naissance d'un nouvel enfant, qui vint au monde le 27 septembre, Louis Périer <sup>52</sup>. L'éloignement de sa sœur et de son beau-frère donna lieu à Blaise d'écrire, le 27 octobre, la fameuse lettre sur la mort de son père. Mais la famille se trouva toute réunie à la fin de novembre. Même Jacqueline et Marguerite Périer accompagnèrent leurs parents : seul moyen de les faire échapper aux gâteries de leurs grands-parents <sup>53</sup>. Toutefois le petit Louis fut certainement laissé à la garde de sa nourrice.

Ce voyage était d'abord destiné à effectuer le partage de la succession d'Étienne Pascal, déjà préparé, à Paris, par des donations réciproques de Blaise et de Jacqueline et à Clermont, selon toute vraisemblance, par diverses démarches de Florin Périer. Du 31 décembre 1651 au 1<sup>er</sup> mars 1652, divers actes furent signés au sujet de cette succession passablement embrouillée, mais qui ne donna lieu, selon toute apparence, à aucun différend. Blaise voyait pourtant ses moyens d'existence considérablement réduits : dès Noël 1651, il dut, en compagnie des siens, quitter la maison de la rue de Touraine pour un appartement rue Beaubourg <sup>54</sup>.

Autre motif de ce voyage : l'entrée prochaine de Jacqueline à Port-Royal. On sait qu'après la mort de son père, Blaise, supportant malaisément la perspective de la solitude, s'opposa à son tour à la vocation de sa sœur. Il n'avait cependant pas pouvoir pour empêcher l'entrée à Port-Royal, qui se fit au matin du 4 janvier 1652.

Mais la raison déterminante du voyage pourrait bien avoir été le souci des études d'Étienne Périer, qui avait atteint l'âge de neuf ans et avait perdu, avec son grand-père, le meilleur des pédagogues. L'Auvergne n'offrait manifestement pas les ressources nécessaires à l'éducation de l'enfant. Le collège des jésuites de Montferrand était exclu en principe, et les écoles de la ville de Clermont étaient médiocres. Mais surtout, le prestige des *petites écoles* de Port-Royal, la qualité des maîtres comme des élèves, et l'attachement à l'esprit de la maison invitaient fortement à y placer l'enfant. Ce fut chose faite, sans doute au moment même de l'arrivée des Périer à Paris, sans que l'on puisse savoir si l'entrée se fit à l'école des Granges de Port-Royal ou à celle du Chesnay <sup>55</sup>. Il est remarquable que, dans le rapport Paris-province, l'éducation des enfants ait joué d'une manière décisive en faveur de Paris.

Cependant les Périer repartirent pour Clermont en mars 1652, laissant Blaise seul à Paris. Le jeune homme, dont le sentiment de solitude s'était sans doute encore accru lors de la prise d'habit de Jacqueline le 26 mars 1652, ne tarda pas à les rejoindre à Clermont, où il avait d'ailleurs à prendre possession de sa part dans la succession de son père, et où il séjourna d'octobre 1652 à mai 1653 <sup>56</sup>. Il put faire connaissance avec la maison de Bien-Assis, acquise par les Périer en septembre 1652. Mais c'était là surtout une

52. *Ibid.*, p. 651, et t. I, p. 1086.

53. *Ibid.*, p. 1087.

54. Sur tous ces faits, *ibid.*, t. II, pp. 651-652, 889-890.

55. *Ibid.*, p. 652.

56. *Ibid.*, pp. 892-893.

résidence d'été. L'hiver se passa sûrement dans la maison voisine de la cathédrale.

Gilberte, après s'être relevée d'une grave maladie qui précéda la naissance de Blaise Périer, à Clermont, le 26 juillet 1653<sup>57</sup>, fut ramenée à Paris, de nouveau par le souci de l'éducation de ses enfants, au début de décembre 1653. Jacqueline avait alors fait profession, le 5 juin précédent, et elle avait la charge d'élever les enfants confiés au monastère. Elle était donc particulièrement bien placée pour s'occuper de ses deux nièces Jacqueline et Marguerite, qui entrèrent au pensionnat de Port-Royal de Paris le 12 janvier 1654<sup>58</sup>. Leur mère reprit aussitôt le chemin de Clermont. Confirmation de l'attrait de Paris et de Port-Royal pour qui désirait un enseignement de qualité.

La famille Périer se trouvait ainsi partagée entre Paris et l'Auvergne. Mais les parents ne quittèrent plus ensuite Clermont de plusieurs années. C'est loin d'eux que Blaise passa par sa seconde conversion, en l'automne 1654. On sait qu'il s'établit alors dans un logis situé tout près de la porte Saint-Michel et peu éloigné de Port-Royal de Paris.

Le premier à revenir fut Florin Périer, en mars 1656. La raison du voyage, l'une d'elles, du moins – car le magistrat était sûrement aussi chargé de mission par la ville de Clermont – fut l'opération que devait subir Marguerite Périer pour le mal d'yeux dont elle souffrait depuis plusieurs années. On sait que le fameux miracle de la Sainte Épine eut lieu entre le départ et l'arrivée, le 24 mars. Florin Périer n'en demeura pas moins à Paris jusqu'en octobre. Séjour capital pour le resserrement des liens entre Port-Royal et l'Auvergne. Florin Périer développa beaucoup les connaissances qu'il avait faites au monastère et dans ses alentours. Il se lia d'une manière particulièrement étroite avec M. de Saint-Gilles, ce solitaire qui fut en même temps un homme d'action remarquable à une époque où la polémique, notamment celle des *Provinciales*, mobilisait beaucoup d'énergies. Les deux amis, avec M. de Pontchâteau, s'employèrent à recenser les guérisons miraculeuses dont la relique de la Sainte Épine avait été l'instrument. Après le retour de Florin Périer à Clermont, une correspondance s'établit entre eux, source irremplaçable d'informations tant sur les événements de Paris que sur ceux de Clermont<sup>59</sup>. Cette ville, en grande partie par l'action des Périer, devint un important foyer de jansénisme, vigoureusement dénoncé, dans un écrit des jésuites, en 1661<sup>60</sup>.

De ce lien entre Port-Royal et l'Auvergne, Jacqueline porta aussi témoignage, à l'époque où son beau-frère résidait dans la capitale, lorsqu'elle composa les vers qu'elle eut permission de consacrer au miracle de la Sainte Épine. En célébrant l'événement, elle n'avait pu s'empêcher d'exalter la

57. *Ibid.*, pp. 894, 1001-1005.

58. *Ibid.*, p. 895, et t. I, p. 1080.

59. Sur cet épisode, nous nous permettons de renvoyer à notre éd. citée, tome III, en instance de publication, Section X, où l'on trouvera aussi le texte des lettres de Saint-Gilles à Florin Périer. Sur certaines réponses de ce dernier, voir le t. I, pp. 914-918.

60. On trouvera aussi cet écrit dans notre t. III, Section XIII.

terre natale de la miraculée, et l'illustre « sénateur » son père. Strophes trop personnelles, et dont Port-Royal, en la personne, sans doute encore, de la mère Agnès, exigea la suppression <sup>61</sup>. Mais la preuve était donnée de l'attachement sensible que Jacqueline continuait d'éprouver pour son pays natal.

Gilberte n'avait pas accompagné son mari, retenue à Clermont moins sans doute par le soin de ses deux derniers enfants que par la charge de régler les affaires courantes du ménage. Mais il lui tardait de revoir sa fille miraculée. Il lui fallut deux ans pour y parvenir. Les raisons de ce retard méritent d'être précisées. On a vu combien les parents de Florin Périer, quoique bons chrétiens, étaient loin de partager les sentiments de leur fils. Le désir de soustraire leurs petits-enfants à leur influence détermina sans doute pour une bonne part l'envoi de ces derniers à Paris. Par eux, Clermont se trouvait être, d'une certaine manière, le lieu de la tentation du monde. On en eut confirmation vers la fin de 1656 ou le début de 1657. Sous l'inspiration de ses grands-parents, un projet de mariage fut alors formé pour Jacqueline Périer : l'enfant devait donc quitter Port-Royal et regagner l'Auvergne. Si Gilberte allait à Paris sans ramener sa fille, qu'elle avait bien l'intention d'y laisser, un conflit familial s'ensuivrait. Singlin, consulté, déconseilla le voyage. C'est lorsque l'échec du projet fut consommé, vers le mois de mai 1658, que Gilberte fut en état de partir <sup>62</sup>. Mais elle attendit la fin de l'année, et une fois encore, l'éducation des enfants joua un rôle essentiel dans ce déplacement. Ce fut le tour de Louis Périer, âgé de sept ans, non pas d'entrer aux *petites écoles*, dont l'existence était fort menacée, mais de se trouver confié aux soins de son oncle Blaise <sup>63</sup>, qui achevait alors ses écrits sur la roulette. Gilberte passa plusieurs mois à Paris : elle intervint, le 3 mars 1659, à l'inventaire après décès de Louise Delfault, qui venait de mourir <sup>64</sup>. Elle assista sans doute, à la fin du même mois, à la commémoration du troisième anniversaire du miracle de la Sainte Épine, d'autant plus qu'à cette occasion, Marguerite Périer devait recevoir la confirmation <sup>65</sup>. On peut assurer qu'elle rencontra souvent Jacqueline à Port-Royal de Paris. C'est en effet seulement à la fin de cette année 1659 que Jacqueline fut envoyée à Port-Royal des Champs comme sous-prieure et maîtresse des novices. Gilberte rentra sans doute à Clermont en avril, laissant à Paris son frère, non pas gravement malade, mais dans un état d'abattement qui ne lui permettait aucun effort.

C'est une fois sa santé un peu améliorée que Blaise put à son tour se rendre une nouvelle et dernière fois, à Clermont, où il séjourna de la fin mai à septembre 1660. A cette saison, c'est naturellement au château de Bien-Assis

61. Sur les deux versions de ce poème, *ibid.*, Section X.

62. La documentation, largement inédite, concernant cette affaire, se trouvera *ibid.*, Sections X et XI.

63. Tome I, p. 1086.

64. Voir aussi ce document dans notre t. III, Section XII.

65. Voir une lettre de Le Roy de la Poterie à Marguerite Périer, en date du 10 mars 1659, *ibid.*.

qu'il fut reçu. C'est d'ailleurs de là qu'il date la fameuse lettre à Fermat du 10 août 1660. Un projet de retour par le Poitou, où Pascal était invité par son ami le duc de Roannez, ne fut pas mis à exécution. Le retour à Paris se fit au plus tard à la mi-septembre.

Avant même son départ, Pascal avait recueilli chez lui son neveu Étienne Périer, qui dut quitter les *petites écoles* au plus tard après leur suppression complète, en mars 1660. Peut-être l'avait-il emmené à Clermont. Du moins assura-t-il la suite de ses études en le faisant entrer, pour y faire sa philosophie, au collège d'Harcourt <sup>66</sup>, tout proche de sa demeure de la porte Saint-Michel, et dont le principal, M. Fortin, était son ami. L'année suivante, à la fin d'avril 1661, ce furent les pensionnaires de Port-Royal de Paris que les ordres de la Cour obligèrent de chasser. Jacqueline et Marguerite Périer furent à leur tour hébergées par leur oncle <sup>67</sup>. La grande crise de Port-Royal et les conséquences qu'elle entraînait pour l'éducation de leurs enfants allaient conduire les Périer à s'établir plus durablement à Paris. Florin Périer arriva le premier, vers la mi-juin 1661, et se logea chez son beau-frère <sup>68</sup>. Le 22 août, il prit à bail, à compter du 1<sup>er</sup> octobre, une maison située sur le fossé d'entre les portes de Saint-Marcel et Saint-Victor, paroisse Saint-Étienne-du-Mont, sur l'emplacement de l'actuel n° 67 de la rue du Cardinal Lemoine <sup>69</sup>. Logement assez grand pour qu'un précepteur pût y être accueilli à demeure et y élever les enfants : le choix se porta sur Wallon de Beaupuis, l'un des principaux maîtres des *petites écoles*. Le magistrat clermontois était si vite redevenu parisien et avait renoué avec Port-Royal des liens si étroits que, le 29 juillet, son compatriote Antoine de Rebours le nommait son exécuteur testamentaire <sup>71</sup>. Après la mort du confesseur de Port-Royal, il faisait procéder à son inventaire après décès, le 26 septembre. A cette époque, il avait déjà pris possession de sa nouvelle demeure, et Gilberte l'avait sûrement rejoint.

Il ne fait pas de doute, en effet, que Gilberte fut assidue aux côtés de sa sœur Jacqueline, à Port-Royal des Champs, pendant une maladie qu'elle eut alors et qui la mit bientôt dans un état alarmant. Tandis que son mari et son frère restaient à Paris et qu'elle s'employait à les rassurer, sachant quel coup de mauvaises nouvelles leur porteraient, elle recueillait le dernier soupir de sa sœur, le 4 octobre 1661 <sup>72</sup>.

66. Tome I, p. 1084.

67. Voir une lettre de Jacqueline Pascal à ses nièces, en date du 17 juin 1661, dans notre t. III, Section XIII.

68. *Ibid.*

69. *Ibid.*

70. On constate notamment sa présence lors de la mort de Pascal, voir notre t. I, pp. 941-942, voir aussi *Ibid.*, p. 1090.

71. Voir des extraits du testament et de l'inventaire après décès dans notre t. I, pp. 941-942, voir aussi *Ibid.*, p. 1090.

72. Le document le plus saisissant sur cette mort, et sur les sentiments qu'elle provoqua, est une lettre de Mère Angélique de Saint-Jean à Gilberte, écrite précisément le 4 octobre. Voir notre t. III, Section XIII.

La mort de Jacqueline survint donc au moment où toute la famille se trouvait rassemblée à Paris. Cette coïncidence, si l'on songe à l'intensité de la douleur éprouvée par les proches de celle qui avait pourtant déjà quitté le monde, a aussi valeur symbolique et marque l'union profonde de la famille dans la diversité des résidences et la rareté des rencontres. Les Périer n'ont jamais été totalement clermontois ; Blaise et Jacqueline Pascal, après leur père, jamais totalement parisiens. L'attachement aux racines provinciales manifeste constamment sa force, en même temps que l'attrait de Paris, lieu irremplaçable de culture intellectuelle et de haute spiritualité. En attendant, peut-être, que les privilèges de Paris aient pu se communiquer à Clermont, tâche à laquelle les Périer ne manquaient pas de s'appliquer.

\*  
\* \*

Arrivée à Paris à la veille de la mort de Jacqueline, Gilberte devait y séjourner plus de trois ans, jusqu'à la fin de l'année 1664. Florin Périer, pour sa part, fut rappelé plusieurs fois en Auvergne par ses charges. Sa présence à Paris est aisée à constater pendant les derniers mois de l'année 1661. On le voit, encore en décembre, procéder au règlement de la succession d'Antoine de Rebours <sup>73</sup>. Le 24 décembre, la Mère de Ligny, alors abbesse de Port-Royal, lui demandait le service de faire une démarche auprès du doyen du chapitre Notre-Dame <sup>74</sup>. Le silence qui règne ensuite à son sujet n'oblige pas à croire qu'il soit immédiatement reparti. Ce qui est sûr, c'est qu'il était absent lorsque, le 23 juillet 1662, bail fut signé, à la fois par Blaise et par Gilberte, d'une grande maison appelée l'hôtel Saint-Denis, proche aussi de la porte Saint-Michel, et où toute la famille devait se réunir à partir du 1<sup>er</sup> octobre <sup>75</sup>. Hélas ! Blaise mourut quelques semaines plus tard, le 19 août. Florin Périer était encore absent. Blaise l'avait pourtant nommé son exécuteur testamentaire : choix imposé par les liens de parenté et de confiance ; mais aussi par le fait d'une double destination des biens du testateur, répartis entre Paris et Clermont, et particulièrement entre les pauvres des hôpitaux généraux des deux villes : nouveau témoignage du sentiment éprouvé par tous les membres de la famille d'appartenir à deux patries. La mort de Blaise ramena en hâte son beau-frère à Paris, où il arriva sans doute vers le 10 septembre : on l'y voit passer des actes des 14, 28 et 30 de ce mois <sup>76</sup>. Le 28, ayant renoncé à la location de l'hôtel Saint-Denis, il avait pris à bail, à compter aussi du 1<sup>er</sup> octobre et pour trois ans, une maison rue Neuve Saint-Étienne – l'actuelle rue Rollin –, où la famille acheva son

73 Voir à la suite de l'inventaire après décès, *ibid.*

74. Voir sa lettre *Ibid.*

75. *Ibid.*

76. *Ibid.*, Section complémentaire.

séjour à Paris. En 1663, on le trouve à Clermont le 7 mars et le 30 août <sup>77</sup>, un séjour à Paris entre les deux dates étant toutefois certain <sup>78</sup>. Présence à Clermont aussi attestée en avril, juin et juillet 1664 <sup>79</sup>, Gilberte, qui demeurait entourée de ses enfants, fut sans doute plus Parisienne que son mari.

En ces années de séjour dans la capitale, elle connut de grandes épreuves. A la mort de sa sœur et de son frère s'ajouta une grave maladie qui la conduisit aux portes du tombeau et au cours de laquelle elle rédigea son testament, le 5 avril 1663 <sup>80</sup>. De cette pièce, retenons une clause tout à fait significative : celle qui concerne l'élection de sépulture. Si elle mourait à Paris, Gilberte souhaitait être enterrée auprès de son frère, en l'église Saint-Étienne-du-Mont ; si elle mourait à Clermont, dans le tombeau des Périer, à Notre-Dame du Port. Voilà qui manifeste sous une forme nouvelle, et avec une gravité particulière, un double attachement qui se complète par une double fidélité.

En dépit de la présence obsédante de la mort, ces années parisiennes furent sans doute les plus riches de la vie de Gilberte. Sa personnalité séduisante, ses qualités d'esprit, son attachement à Port-Royal la firent vivement apprécier dans les cercles intellectuels de plus en plus nombreux où la cause du monastère, pourtant en butte à de puissants ennemis, était considérée avec sympathie. Elle fut particulièrement assidue en l'hôtel de la marquise de Sablé, qui faisait partie, comme l'on sait, des bâtiments de Port-Royal de Paris. Elle y rencontra toute une élite intellectuelle et se lia, en particulier, avec le médecin et collectionneur Vallant.

A la même époque, elle se fit la mémoire de sa famille, recueillant tout ce qu'avaient laissé Jacqueline et Blaise, se faisant écrivain pour composer leurs vies. Il est probable que Port-Royal et, plus précisément, la Mère Angélique de Saint-Jean, amie commune des deux sœurs, autorisa Gilberte à consulter les papiers de Jacqueline et les écrits qu'elle avait composés. Nous possédons en effet, de la main de Gilberte, un de ces écrits, le *Règlement pour les enfants* : copie certainement prise à cette époque sur un original conservé à Port-Royal. D'autres écrits nous ont sans doute été transmis par la même voie. Quant à la *Vie de Jacqueline*, elle fut probablement composée aussi à la même époque, et pour répondre aux instances de la Mère Angélique de Saint-Jean, grande historiographe du monastère. Elle agit de même, mais, cette fois-ci, sous sa propre responsabilité, en ce qui concerne son frère : recueillant la masse considérable de ses papiers, en préparant l'édition, et composant la fameuse *Vie*.

77. Arch. dép. du Puy-de-Dôme, 5 E 20 DEP 104 (testament d'Antoine Laporte, avec Florin Périer comme témoin), et 105 (contrat de mariage passé à Bien-Assis, en présence de Florin Périer).

78. *Ibid.*, Arch. de la ville de Clermont, *Pièces justificatives de comptes*, année 1663 (mémoire de frais de voyage à Paris de Gilbert Galoubie, échevin en 1663).

79. *Ibid.*, années 1661, 1662, 1663.

80. Le texte publié d'abord par le vicomte de Grouchy, et reproduit dans l'édition de Pascal, *Œuvres*, éd. Brunshvicg-Boutroux-Gazier, t. XI, Paris, 1914, pp. 299-302, porte par erreur la date du 5 août.

Rassemblée à Paris, toute cette documentation relative à Jacqueline et à Blaise fut transportée à Clermont lorsque la famille y retourna ; et c'est de l'Auvergne, à laquelle ils avaient été finalement rendus, que fut entretenu principalement leur souvenir et que se joua la destinée de leur œuvre.

La date précise du retour en Auvergne est bien connue grâce à une lettre d'adieu écrite par Arnauld d'Andilly, sur un ton très amical, le 7 décembre 1664 <sup>81</sup>.

C'est désormais presque constamment à Clermont que vécut Gilberte, allant de l'une à l'autre des deux résidences du quartier de la cathédrale et de Bien-Assis. Son existence s'y partageait entre la dévotion, le soin d'affaires compliquées, la surveillance de sa santé, qui ne fut jamais excellente, et qui pâtit notamment d'un accident de voiture, survenu en 1674 <sup>82</sup> ; enfin la compagnie de ses nombreuses relations, de famille et d'amitié. Les fidèles de Port-Royal y tenaient une place de choix, le médecin Ligier Laporte, les familles Montorcier et Caldaguès <sup>83</sup>, et, en premier lieu, Domat, avec lequel un différend survint pourtant, comme l'on sait, en 1676, au sujet de la conservation, non désirée par les Périer, des écrits composés par Pascal lors de sa querelle avec Arnauld et Nicole sur le formulaire. Après la mort de son mari, en 1672, puis celle de son fils Étienne, en 1680, Gilberte apparut de plus en plus comme le chef d'une famille dont elle était l'esprit le plus éminent. C'est elle certainement qui retarda, pour des raisons de prudence, pour ne pas réveiller les controverses sur les derniers sentiments de son frère, la publication de la célèbre *Vie*, dont elle put voir cependant la première édition, publiée à Amsterdam en 1684.

Ornement de sa province, où elle était manifestement très recherchée et très respectée, Gilberte ne s'y sentait pourtant pas parfaitement heureuse. Elle s'ouvre de ses sentiments dans une lettre au médecin Vallant, du 25 janvier 1675, montrant combien son cœur était partagé. Le médecin parisien l'avait beaucoup émue en lui parlant des amis qu'elle conservait au faubourg Saint-Jacques : quartier, entre autres, de Mme de Sablé, du duc de Roannez, d'Arnauld et de Nicole. « C'est un grand attrait pour moi, répond-elle, qui n'en puis trouver aucun au pays où j'habite. J'y trouve bien de la considération et de l'estime, bien des visites en toutes les occasions ; mais du secours, du conseil, de la consolation dans mes affaires, c'est ce que je ne trouve point du tout quoique j'en aie un grand nombre, et que tout le monde soit convaincu des injustices qu'on me fait ; mais chacun regarde cela dans l'indifférence. Je vous avoue que cela m'est bien sensible, et assurément on se trompe bien quand on croit que j'ai de l'attache ici. Je vous assure que non, et que je n'y suis nullement attachée, mais enchaînée et garrotée, et que j'y souffre une violence qui ne se peut exprimer. Quand je dis que je n'ai

81. Publiée *ibid.*, t. X, pp. 334-335, où elle est rapportée par erreur à l'année 1662.

82. Voir l'article d'Élie Jaloustre, « Un médecin de la famille Périer à Clermont », *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, juillet 1911, et tiré à part.

83. Voir en particulier un acte de baptême où Gilberte est marraine à Notre-Dame-du-Port le 31 mai 1669, Arch. dép. du Puy-de-Dôme, 3 E 113 DEP, fonds I, GG 11.

point d'amis ici, ce n'est pas que j'y aie des ennemis ; au contraire, j'y suis considérée plus qu'on ne saurait dire, mais c'est que le naturel du pays est d'estimer beaucoup les gens et de ne s'intéresser que de ses propres affaires. Si j'étais en société, je serais bien secourue et bien soutenue ; mais comme personne n'a de part en mes affaires, personne ne s'en soucie. Je crois que vous me connaissez assez pour comprendre que cette sorte de vie ne me plaît guère <sup>84</sup>. ». Confiance d'un instant de découragement, dû au trac des affaires ? Peut-être. Mais nostalgie aussi d'une existence intellectuellement plus riche et humainement plus chaleureuse, que seul Paris pouvait offrir.

Même si Clermont lui était plus nécessaire qu'elle ne voulait bien l'avouer, Paris lui manquait. Mais, pendant les vingt dernières années de sa vie, elle ne put guère s'y transporter que par la pensée. Pourtant, en 1665-1666, les Grands Jours d'Auvergne apportèrent à Clermont beaucoup de l'air de Paris : Gilberte y gagna même une nouvelle relation parisienne en la personne de Mme de Caumartin, femme d'un des principaux « commissaires » siégeant à cette cour exceptionnelle de justice. Selon toute apparence, elle ne fit, après 1664, que deux voyages à Paris. Le premier en 1675, pour y conduire ses deux derniers enfants, Louis et Blaise, qui allaient entreprendre des études de théologie : elle logea quelque temps avec eux au faubourg Saint-Jacques, dans une maison que le duc de Roannez avait trouvée <sup>85</sup>. C'est à l'occasion de son second voyage, en 1687, qu'elle mourut, le 25 avril, entourée de ses chers amis du faubourg. L'un d'eux était le curé de la paroisse, M. Marcel, qui célébra ses funérailles et les termina en présentant son corps à l'église Saint-Étienne-du-Mont <sup>86</sup>, où son frère avait déjà été rejoint dans la tombe par son fils Blaise Périer, mort en 1684. Dans la mort, Gilberte, comme Jacqueline et comme Blaise, échappait à l'Auvergne.

\*  
\* \*

De cette enquête qui a entraîné beaucoup d'analyses minutieuses – mais c'est à force de précision dans les détails que l'on peut saisir exactement les ensembles – quelques conclusions générales se dégagent, valables autant pour Blaise que pour Gilberte et Jacqueline.

D'abord le fait d'un profond enracinement dans la province d'Auvergne, signifié par l'importance de la réalité clermontoise dans les biographies de Blaise et de Jacqueline par Gilberte, par les allusions de Jacqueline dans son poème sur le miracle de la Sainte Épine, par la qualificatif d'*Arvernus* que se donne l'inventeur de la machine arithmétique, en même temps que

84. Pascal, *Œuvres*, éd. citée, t. XI, p. 313.

85. *Ibid.*, p. 312, et notre t. I, p. 1080.

86. Le discours prononcé à cette occasion a été publié dans le *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1740, pp. 389-390.

l'auteur des *Provinciales* se désigne comme *auvergnat*. L'Auvergne a été lieu de l'établissement pour Gilberte par son mariage avec Florin Périer ; lieu d'un retour aux sources constant pour Blaise ; lieu toujours présent à la pensée et au cœur même dans l'éloignement le plus définitif, celui de Jacqueline.

Mais, si l'Auvergne a été la terre de l'enracinement, Paris, prolongé un temps par la Normandie, a été celle des grandes rencontres et des grands accomplissements. Sur la nature auvergnate, affinée par une première, mais sommaire culture, Paris a déposé toutes les richesses d'une culture profonde, tant dans l'ordre profane que dans l'ordre religieux. Apport tellement considérable et décisif que Paris, lieu d'élection, ne deviendra pas moins nécessaire que le lieu d'origine.

Il en est résulté un double attachement, qui est allé, dans le cas de Gilberte, jusqu'à un écartèlement. Mais, le plus souvent, c'est sans heurts et dans l'harmonie que s'est vécu ce sentiment de deux patries entre lesquelles l'idéal eût été, si possible, de se partager. Jacqueline, par sa vocation, est celle qui a coupé le plus complètement les ponts avec sa terre natale. Blaise s'est fait parisien, mais en revenant souvent en Auvergne, et son testament opère un partage significatif de ses biens. Dans sa résidence clermontoise, Gilberte demeurait parisienne de cœur. Au-delà de la courte durée des vies humaines, les deux nécropoles de Saint-Étienne-du-Mont et de Notre-Dame du-Port témoignent durablement de l'existence de cette double patrie.

Mais Clermont et Paris n'étaient pas si éloignés, matériellement et moralement, qu'ils ne pussent communiquer. D'amples correspondances montrent combien les regards se tournaient souvent d'une ville à l'autre. Mais surtout, Gilberte, Blaise et Jacqueline ont tout fait pour retrouver un peu de Clermont à Paris et un peu de Paris à Clermont. Dans les milieux mondains de la capitale, chez les savants, à Port-Royal, c'est vers leurs compatriotes auvergnats qu'ils se portent de préférence : Mme de Morangis, Chanut et Desargues, Rebours, Laporte, Bourzeis. A Clermont, le reflet se trouve des activités parisiennes. Les recherches de Pascal sur le vide se complètent par l'expérience du puy de Dôme. Les Grands Jours d'Auvergne reconstituent à Clermont la vie mondaine de Paris. A la campagne des *Provinciales* font écho les querelles clermontoises sur le transfert du collège des jésuites de Montferrand. Plus tard, Paris et Clermont fêteront parallèlement l'anniversaire du miracle de la Sainte Épine. Enfin, l'œuvre de Pascal, composée presque entièrement à Paris, nous a été, du fait du retour de la famille au pays en 1664, très largement transmise de Clermont. Aujourd'hui encore, pour qui s'intéresse à la famille Pascal, l'enquête parisienne doit nécessairement se poursuivre en Auvergne.